

liberté de son esprit et de son cœur ? faut-il subir le joug de certaines sociétés ?...

Mrs. Selby. Je devine que vous voulez parler de Mrs. Frampton...

M. Selby. C'était un trait lancé au hasard. Croyez-moi, je suis très fâché de vous avoir blessée dans votre amie. Je voulais justement vous prévenir contre cette reconnaissance qui vous ferait estimer trop haut des obligations reçues à cet âge où une jeune fille, dans le vide de son cœur, transforme quelquefois la faveur la plus légère en un bienfait qui l'enchaîne pour la vie aux exigences d'une femme impérieuse.

Mrs. Selby.—Ce n'est pas une légère obligation que j'ai à Mrs. Frampton.

M. Selby.—Eh bien ! légère ou non, le tribut qu'elle réclame l'annule tout à fait... (*On entend parler au dehors.*) Tenez, je l'entends encore qui vous appelle du ton de voix d'une maîtresse impatiente contre sa servante. Je l'en prie, Catherine, fais-la attendre une ou deux minutes ; dis-lui que tu es occupée ; accoutume-la par degrés à un peu moins d'obéissance.

Mrs. Selby. Je vous en conjure, ne me retenez pas, je vais revenir.

M. Selby. Ma chère amie, fais comme il te plaira. (*Mrs. Selby sort.*) Cependant tout ceci m'inquiète ; il s'agissait d'une visite de trois jours ; voilà trois longues semaines qu'elle est ici, sans que rien semble annoncer son départ ! Je voudrais que cette joyeuse veuve fût un peu plus jolie, j'épouserai volontiers la patience de ma femme ; je ferais la cour à son amie en amant désespéré, et j'exciterais une telle brouille que ce serait Catherine, plutôt que moi, qui lui donnerait son congé... (*Catherine rentre.*) Déjà de retour ? que désirait notre veuve ?

Mrs. Selby. Une bagatelle,

M. Selby. Quelque service de toilette... elle voulait que tu l'aideras à se coiffer ou à fixer une épingle à son fichu.

Mrs. Selby.—Oh ! non, rien de tout cela.

M. Selby. Ou peut-être te demandait-elle pour faire un point au vieux manteau avec lequel elle est venue ici ; je l'ai vue s'adresser à toi, pour tous ces petits services, d'un air à faire rougir sa servante qui, la seconde fois, lui eût demandé son compte. Ma trop bonne et trop complaisante Catherine, je plains ton esclavage !... Aujourd'hui, du moins, c'est l'anniversaire de notre union, restons libres et oublions notre veuve... (*Il sonne.*) Philippe, notre voiture... Pourquoi pleurer, mon amie ? vous savez que je vous ai promis une promenade à l'heureux cottage de la colline du côté de Hamps, où je vous déclarai mon amour... Notre voiture. Philippe. (*Un domestique entre.*) Et bien ! Robin, que faites-vous ici ?

Le domestique.—Je venais dire à monsieur, que le cocher a conduit Mrs. Frampton...

M. Selby. Il n'avait point d'ordre !...

Le domestique. Aucun, monsieur, que je sache, excepté de la dame qui attendait une lettre à la poste de la ville voisine.

M. Selby. Allez, Robin. (*Le domestique sort.*) Qu'est-ce que cela signifie ?

Mrs. Selby. Je venais pour vous le dire ; mais j'avais peur de vous fâcher...

M. Selby. C'est fort leste de la part de Mrs. Frampton ; mais nous ne perdons qu'une petite promenade : montez à votre chambre, mon amie, vous ferez de la musique pour passer le temps pendant que je feuilletterai quelques vieux bouquins jusqu'au retour de notre discrète amie.

Mrs. Selby. Comme vous voudrez. (*Elle sort.*)

M. Selby. Trop obéissante, et obéissante à trop de maîtres à la fois. Je ne puis, en pareil jour, m'empêcher de dire un peu durement ma pensée à Catherine sur cette importune et fatigante veuve, cette peste de ménage, ce diable en jupon, qu'il est difficile de faire déguerpir. Mais aussi, commander mes propres domestiques ! contredire les ordres que je leur donne... Qu'est-ce encore ?... (*Un domestique entre et annonce Lucy, sœur de M. Selby.*) Ah ! c'est ma sœur ; soyez la bien venue. Vous venez fêter le doux anniversaire ?

Lucy. Vous paraissiez contrarié : jusqu'à présent ce jour était pour vous le plus charmant de l'année... Votre lune de miel s'est bientôt changée en absinthe.

M. Selby. Oui, je suis contrarié, mais ce n'est pas sans cause : j'ai affaire à une fine veuve qui voudrait me mener loin, et mes chevaux aussi.

Lucy. Vous m'avez écrit quelques mots d'une Mrs. Frampton ; mettez-moi au courant.

M. Selby. Elle arriva ici comme une bonne personne qui venait nous faire une courte visite : tout en elle disait qu'elle était notre obligée ; sa malle assez légère, sa garde-robe usée n'annonçaient pas de plus grandes prétentions ; mais, en peu de jours, son costume, ses manières, tout était changé. La voilà maintenant qui se pavane sous les bijoux empruntés ou dérobés à ma femme. Celle-ci lui doit, dit-elle, un service inconnu, ou que l'on cherche à me cacher. La douce et tendre Catherine baisse les yeux à son aspect comme étant devant une sorcière qui lui aurait jeté un sort.

Lucy. Il y a là-dessous quelque mystère... Comment en agit-elle à votre égard ?

M. Selby. Comme si elle craignait mon déplaisir, sans toutefois en prendre grand souci. Quelquefois je me suis imaginé qu'un secret regard me disait qu'on m'aimerait volontiers, pourvu que je voulusse donner quelque encouragement. Devant